NOLITA ET ZAMBA PRODUCTIONS PRÉSENTENT

ISABELLE **NANTY**

GÉRARD **DARMON**

LUCIEN **JEAN-BAPTISTE**

ZABOU **BREITMAN**

ON FAIT QUOI MAINTENANT ?

UN FILM DE LUCIEN **JEAN-BAPTISTE**

SCÉNARIO, ADAPTATION ET DIALOGUES DE MÉLIANE MARCAGGI CHRISTOPHE DUTHURON LUCIEN JEAN-BAPTISTE SÉBASTIEN MOUNIER

© 2024 NOLITA CINEMA – ZAMBA PRODUCTIONS - TF1 STUDIO - APOLLO FILMS DISTRIBUTION - TF1 FILMS PRODUCTION

PHOTOS : JEAN-CLAUDE LOTHER

DOSSIER DE PRESSE

ON FAIT QUOI MAINTENANT ?

UN FILM DE LUCIEN **JEAN-BAPTISTE**

AU CINÉMA LE 2 OCTOBRE

DISTRIBUTION
PATHÉ FILMS AG
Neugasse 6, 8005 Zürich
Tél. : 076 563 47 86
vera.gilardoni@pathefilms.ch

PRESSE
JEAN-YVES GLOOR
151, Rue du Lac, 1815 Clarens
Tél. : 021 923 60 00
jyg@terrasse.ch

@ 2024 - NOLITA CINEMA - ZAMBA PRODUCTIONS - TF1 STUDIO - APOLLO FILMS DISTRIBUTION - TF1 FILMS PRODUCTION. VISA 157.620

SYNOPSIS

À 59 ans, Alain n’accepte pas d’être mis sur la touche. Voulant prouver à tous qu’il est toujours dans le coup, il décide de monter un business de garde d’enfants bien qu’il n’ait aucune expérience dans le domaine. Pour l’épauler, il va devoir compter sur des associés un peu originaux : une ancienne collègue dépressive et un ex-animateur star de jeux télévisés. Comme dit l’adage : tout seul, on va plus vite mais à trois, on va plus loin… ou pas !

LUCIEN JEAN-BAPTISTE

Comment est né ce film ?

Il est né le jour où TF1 studio me propose d'adapter, pour le cinéma, ABUELOS (Grands-pères) de Santiago Requejo. C'est une comédie sociale sur les mésaventures de trois séniors un peu « has been » qui après avoir rêvé de monter une crèche pour se remettre dans le coup, se retrouvent finalement à la tête d'un centre de coworking pour personnes âgées. Je la trouve drôle, touchante et pleine de peps, mais sa fin me gêne car ma vision idéale de la retraite n'est pas de finir devant un écran dans ce genre de centre. Je suggère donc qu'on change cette fin, et que, tout en gardant l'idée de ces trois grands-pères qui s'associent pour monter leur boîte, on s'oriente plutôt vers un film sur le « vivre ensemble ». Le producteur accepte. On se lance avec Christophe Duthuron et Meliane Marcaggi, dans la rédaction d'un premier scénario dans ce sens, pour trois vedettes autour de la soixantaine. Mais accorder les plannings des comédiens auxquels on a pensé, dans des délais raisonnables, se révèle impossible. De guerre lasse, mon producteur finit par me demander d'endosser un des rôles du trio. Cela me donne l'idée de proposer les deux autres à Isabelle Nanty et à Gérard Darmon. Après leur accord, je réécris leur personnage en m'inspirant de leur vie. ON FAIT QUOI MAINTENANT ? devient un projet personnel. Au final, le film aura mis quatre ans à se monter, et son scénario, nécessité une bonne dizaine de versions. Il n'a plus grand chose à voir avec ABUELOS (rires).

Exceptée sa fin, qu'est-ce qui vous avait séduit dans le scénario original ?

C'était une histoire comme je les aime, à la David contre Goliath. Une histoire de gens mis à l'arrêt qui cherchent à redémarrer, envers et contre tout. Toutes les histoires de bras cassés, de pieds nickelés, de petits contre les grands, de types qui, comme Don Quichotte ou Le Pigeon du film de Monicelli, se battent pour s'en sortir, me touchent.

ABUELOS était de la même veine : quand on n'est pas dans le système, ou qu'on en est éjecté, on fait quoi pour continuer à exister ? Et il proposait le même genre de solution : carburer, trouver une idée et se retrousser les manches pour la réaliser. C'était un scénario qui me ramenait à ma propre vie. Je suis arrivé de la Martinique en 1967 avec ma mère et mes cinq frères et soeurs. J'avais trois ans. Ma famille n'avait pas un sou. On a atterri dans une chambre de bonne. Dans une société consumériste, quand tu n'as pas un sou, comment fais-tu pour donner du bonheur à tes enfants ? Eh bien, tu bidouilles, tu inventes des stratagèmes. Et à force, ça marche ! J'ai raconté, dans LA PREMIÈRE ÉTOILE, comment, en déployant des trésors d'ingéniosité, ma mère avait réussi à emmener sa marmaille au ski. C'était une histoire vécue...

Depuis ces vacances, quitte à passer pour un naïf, je crois dur comme fer que l'« aquabonisme » ne mène à rien, et qu'on ne doit jamais baisser les bras. Surtout quand on a la chance d'habiter un pays comme la France, où, malgré les difficultés, voire grâce à elles, certaines choses fonctionnent de mieux en mieux. Les associations par exemple, dont le nombre ne cesse d'augmenter et qui interviennent dans toujours plus de domaines : les enfants, les scolaires, les étudiants, les personnes âgées... L'évidence est là : plus les temps sont durs, plus les gens ont besoin d'entendre et de faire des trucs positifs. Le succès phénoménal du film d'Artus, UN P'TIT TRUC EN PLUS en témoigne. ON FAIT QUOI MAINTENANT ? est dans ce « mood »... qui a toujours été le mien.

De LA PREMIÈRE ÉTOILE à ON FAIT QUOI MAINTENANT ?, tous vos films respirent l'énergie, la générosité, l'optimisme et la sincérité. Vous ne trichez, ni avec vos scénarios, ni avec vos personnages… On reconnaitrait vos films, même si vous ne les signiez pas !…

Ma mère m'a transmis son optimisme et son idéalisme. Je lui dois d'avoir toujours foncé et d'y avoir toujours cru. Si je ne n'avais pas trouvé le culot de m'auto-proclamer réalisateur et de m'écrire des rôles — le plus souvent à partir d'histoires personnelles, comme LA PREMIÈRE ÉTOILE — je ne sais pas ce que je serais devenu.

Le revers de cette réalité est que je suis incapable d'écrire et de tourner un film qui ne vienne pas de moi. C'est plus fort que moi : il faut que je mette mon grain de sel. Si ON FAIT QUOI MAINTENANT ? a mis autant de temps à se monter, c'est sans doute parce qu'inconsciemment — et en dehors des obstacles objectifs — il fallait que je prenne le temps de me l'approprier. D'ailleurs, une fois encore, cette aventure se solde par l'histoire d'un petit bonhomme qui se bat pour ne pas rester au bord de la route (rires).

Dans le film, ce petit bonhomme, que vous interprétez s'appelle Alain Morin…

Je l'ai appelé Morin en souvenir de ces hommes à tout faire que depuis le XVIIIème siècle, dans quelques régions françaises, on nomme des « Michel Morin ». Même si je n'en ai pas gardé le prénom, le nom, Morin, est un hommage à tous ces gens qui, pour pouvoir s'en sortir, sont obligés de se « multi-qualifier». Ce n'est pas un hasard si les paroles de la petite chanson du début du film sont : « c'est au pied du mur qu'on voit le maçon ! ».

Alain Morin, c'est vous ?

J'y ai mis beaucoup de moi, notamment ma pugnacité et ma confiance indéfectible en ma bonne étoile.

Mis à part leur vitalité et leur optimisme inaltérable, quel est le point commun essentiel de tous vos personnages ?

Leur humanité, qui est pour moi la valeur primordiale, comme elle l'était pour Franck Capra, que je vénère et admire tant. C'est pour cette raison que l'argent, par exemple, n'entre jamais en ligne de compte dans mes films. Et si on y trouve parfois d'affreux banquiers capitalistes, ils finissent toujours par devenir gentils ! (rires).

Quand j'ai joué Alain Morin, je n'ai pas cessé de penser au père looser de LITTLE MISS SHUNSHINE, qui entreprend un voyage insensé avec toute sa famille uniquement parce qu'il croit que sa fille chérie peut gagner un concours de beauté et qu'il veut la rendre heureuse. Ce père aimant et naïf est pour moi un des personnages les plus bouleversants du cinéma.

Venons-en à votre distribution. Pourquoi Gérard Darmon dans ce rôle d'animateur de jeux télévisés sur le retour ?

J'avais besoin d'un personnage en bout de course, mais qui croit encore au Père Noël. Un type gentil mais un peu fanfaron, un Gassman, qui fait rire mais aussi suscite la compassion. Qui d'autre pour l'interpréter que Gérard Darmon qui excelle autant dans la comédie que dans le drame et qui ne craint pas l'autodérision ? Quand il a accepté d'être Jean-Pierre Savarin, j'ai réécrit son rôle en tenant compte de lui et de sa vie. Nous sommes amis depuis longtemps. Je sais l'homme qu'il est, drôle, sensible, cultivé, dupe de rien, blessé aussi, et je sais aussi l'immensité de son talent. Il est le Jean-Pierre Savarin dont je rêvais, « donquichottesque » et hilarant.

Et pourquoi Isabelle Nanty pour être Véronique, la reine de la logistique ?

Je voulais un trio composé de personnalités différentes, où chacun apporterait ses talents. L'un, son bagout et sa (fragile) notoriété ; l'autre, son optimisme et son volontarisme, et le troisième, le moins lunaire et le plus pragmatique, son sens de l'organisation. Je rêvais que ce troisième personnage soit tenu par une femme, belle douce, amicale, maternelle, marrante et en même temps capable de détermination. À dire vrai, je n'en espérais qu'une : Isabelle Nanty, qui est une femme aussi exquise et brillante dans la vie qu'elle est grande et fine comédienne sur un plateau. J'avais rencontrée Isabelle sur la série MUNCH en 2016, et nous ne nous sommes plus perdus de vue. J'ai essayé de lui écrire une Véronique qui soit le reflet de l'être qu'elle est dans la vie.

Contrairement à certains réalisateurs, vous n'avez pas, autour de vous, une vraie « bande » d'acteurs. Mais Firmine Richard, par exemple, se retrouve souvent dans vos génériques…

À chaque fois que dans un scénario, mon personnage a besoin d'une mère, je fais appel à Firmine. Elle est ma maman de cinéma, un peu comme Claude Gensac était la femme attitrée de Louis de Funès dans la série DES GENDARMES ! Non seulement Firmine est l'archétype de la mère antillaise, mais elle est magnifique d'authenticité, de tendresse et de cette autorité dont font souvent preuve les mères de familles nombreuses. Je l'aime autant qu'elle me touche.

Et Zabou Breitman ? C'est la deuxième fois qu'elle incarne votre femme…

Zabou, il n'y a jamais rien à lui dire : elle est toujours juste, toujours là où elle doit être. Si Zabou était un violon, elle serait un Stradivarius.

Vous avez toujours joué dans les films que vous avez écrits et dirigés. Être à la fois au four et au moulin relève-t-il chez vous d'une nécessité ?

Même si je suis un hyper-actif, tenir trois « postes » dans un même film est un cauchemar, dont je rêve qu'il s'arrête. Je dis toujours que lorsqu'on joue dans les films qu'on réalise, « on fait l'amour, mais on n'a pas d'orgasme ». Quand je suis devant une de mes caméras, j'ai un mal fou à sortir de mon rôle de réalisateur. C'est très inhibant pour l'acteur que je suis alors. Et quand je vais au combo après chaque prise pour regarder ce que j'ai fait, je n'arrive pas à « faire le point » sur moi : je me vois flou. C'est une impression très étrange. Sur ce film, j'étais fou de joie à l'idée de n'être que réalisateur. Mais mon karma m'a rattrapé… Je me suis consolé en me disant que personne ne pense jamais à moi pour m'écrire et me faire jouer un d'Artagnan dans un film de cape et d'épée (rires!).

Quand vous écrivez vos comédies sociales, sur quels ressorts vous appuyez-vous pour provoquer le rire ?

Les dialogues et les situations. Je ne suis pas un homme de gags. Mes références de comédies sont des films comme TANDEM (Patrice Leconte), LIFE DURING WARTIME (Todd Solondz) ou, et je le cite encore, LITTLE MISS SUNSHINE (Jonathan Dayton et Valérie Faris).

Quatre scénaristes sont au générique de ET MAINTENANT ON FAIT QUOI ? …

Nous avons co-écrit la première version du film à trois : Christophe Duthuron, Méliane Marcaggi et moi. Quand il a fallu tout réécrire parce que j'allais devoir jouer Alain Morin, j'ai appelé Sébastien Mounier. Ayant co-signé les trois films précédents, il me connait par coeur.

ON FAIT QUOI MAINTENANT ? est votre sixième film. L'expérience vous rend-t-elle aujourd'hui les choses plus faciles ?

Il me semble que le « Zébulon » que j'étais sur LA PREMIÈRE ÉTOILE s'est un peu calmé. Connaissant mieux la « mécanique », j'ai un peu moins peur et suis un peu plus calme. Mais c'est le seul changement notable, car chaque nouveau film est pour moi comme un premier . ON FAIT QUOI…? m'a toutefois apporté une certitude : celle de ne plus jamais accepter de réaliser un film dont je ne suis pas l'auteur. J'ai compris que je ne suis ni un « passeur », ni un « adaptateur », que les seules histoires que je dois « raconter » et partager, ce sont celles qui viennent de moi, en espérant qu'on ne les réduise pas à des histoires de « noirs » vivant au milieu de blancs.

C’est vrai que le communautarisme n’est jamais le moteur de vos films…

La couleur de peau n’entre jamais en ligne de compte dans mes scénarios. Mes personnages ne sont pas « stéréotypés ». Ce sont des êtres humains. Point. LA PREMIÈRE ÉTOILE n’était pas l’histoire d’une famille « noire » qui va passer des vacances à la neige. C’est celle d’un père sans le sou qui essaye de donner un peu de bonheur à ses enfants. La différence est essentielle. Ce n’est pas du reniement. La preuve : la musique du début du film, signée Christophe Chassol est antillaise. Ce n’est pas seulement parce qu’elle donne du fun au film, elle est un clin d’oeil à mes origines…

Sur ce film, certaines scènes vous ont-elles donné du fil à retordre ?

Toutes et aucune (rires). Avec Christophe Offenstein comme chef op’, rien ne parait difficile. C’est un magicien. Le plus compliqué sur ce film a été, comme je vous l’ai dit plus haut, tout ce qui a précédé son tournage. Étant entré par « effraction » dans l’industrie du cinéma, je n’appartiens à aucun de ses réseaux. Donc, forcément, tout est souvent plus difficile pour moi.

Un mot sur les lieux du tournage…

J’ai tourné dans les pays de la Loire, essentiellement en Vendée, là où je réside avec ma petite famille depuis le Covid. Vous voyez… le film colle à ma réalité, jusque dans ses décors. (rires !)

Qu’espérez-vous de ce nouveau film ?

Qu’il amuse les gens, qu’il leur donne envie de faire des choses ensemble et leur injecte une bonne dose d’optimisme.

Quels sont vos projets?

Je finis la réalisation d’une série pour TF1, JOSEPH, un genre de Columbo. Série que nous avons proposé avec Sébastien Mounier. Et une fois de plus je suis devant/derrière. On ne change pas une équipe qui s’entend bien. Cette année, je voudrais lever le pied comme scénariste et réalisateur, pour avoir le temps de faire l’acteur chez les autres. Je rêve d’avoir un beau rôle, pour profiter à fond du plaisir que j’ai à jouer.

RR

ISABELLE NANTY

Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous lancer dans ce projet ?

Avant tout, mon amitié pour Lucien. Je l'adore, c'est mon chouchou. J'aime être avec lui. J'ai adoré tourner avec lui. C'est quelqu'un que j'admire énormément. J'admire son implication et sa détermination, sa grande pudeur et son élégance. Dans tout ce qu'il fait, dans toutes ses actions, il y a ces quatre choses. J'aime l'énergie qu'il met dans ses films, et en particulier dans celui-là, à mettre en avant solidarité et fraternité.

C'est quelqu'un qui croit en l'humain quitte à passer pour un naïf...

Dieu merci j'espère que croire en l'humanité ce n'est pas une utopie. En fait je pense que ne pas croire en l'humanité est une ignorance. Il suffit d'écouter les gens autour de soi dans différents lieux pour s'apercevoir qu'ils ont chacun une histoire. Et j'aime croire que si nous commencions à prendre ces histoires en considération, il y aurait plus de compréhension et donc de fraternité.

Et le scénario ?

Comme je l'ai déjà dit ma motivation première était de travailler avec Lucien. C'est pour le réalisateur que choisis d'être ou pas dans un film, et après, je suis rattrapée par le sujet. Ce qui m'a touchée dans celui-là c'est qu'il montre que des sexagénaires sont capables de se lancer dans des entreprises ni vaines ni naïves, contrairement à ce que pensent beaucoup de gens.

Que pensez-vous de votre personnage, Véronique, la reine de la logistique ?

J'ai trouvé marrante cette femme qui n'a jamais ni l'humeur ni les réactions qu'on attend d'elle. Elle est en permanence déroutante et à contretemps. Je pense qu'elle est psychologiquement en survie et que du coup, elle a perdu toute attention aux autres. Elle s'en fout, sans avoir même conscience de s'en foutre. Alors, quand cet ancien collègue, qui n'avait pas une grande considération pour elle, vient la chercher pour son histoire de crèche, elle est touchée par sa démarche. Elle accepte. Ça l'amuse, ça la sort de chez elle et au bout du compte, dans l'action, elle se redécouvre et sort peu à peu de sa dépression.

Lucien Jean-Baptiste dit qu'il a écrit Véronique en pensant à vous. Vous êtes-vous reconnue ?

Je me suis reconnue dans certains aspects, assez sombres et fermés de sa personnalité, mais la Véronique qui finit par baisser la garde et tomber amoureuse, est très loin de moi. C'est étrange : les amis qui me connaissent bien, comme Lucien, ont souvent tendance, au cinéma, à me faire jouer des rôles qui me remettent dans la lumière, et m'offrent, surtout comme femme, une seconde chance de vie. J'ai beaucoup de plaisir à les jouer, mais ça reste du cinéma.

Quoiqu'il en soit, Véronique exprime de vous une féminité qu'on ne voit pas souvent dans les personnages qu'on vous donne à jouer...

J'ai essayé de la jouer comme Lucien l'avait imaginée. Vous savez, je ne participe jamais, à la création d'un rôle. Je le lis, et puis après, je me débrouille avec ses données concrètes.

Je sais que le metteur en scène a donné un « brief » aux costumes et au maquillage. Quand je vais aux essayages, je mets tout ce qu'on m'a préparé, je me fais maquiller et ensuite, je vais voir le réalisateur pour qu'il valide. Il crée ainsi une image et ça suscite en moi une sensation de ce que doit être le personnage.

Ensuite, sur le plateau, je me laisse complètement diriger. S'il faut que je m'énerve, je m'énerve. S'il faut que je pleure, je pleure. S'il faut que je sois tendre ou bouleversée, je le suis. Pour les metteurs en scène, je suis comme un piano. Quand ils me demandent une note, j'essaie de la faire « sonner » avec le plus de justesse possible.

Il y a deux ou trois ans, vous aviez dit ne pas savoir comment il fallait s'y prendre pour jouer au plus près de la vérité du personnage imaginé par le réalisateur. Vous maintenez ?

Oui et c'est même de pire en pire : plus le temps passe, moins je sais. Pour moi les rôles ne sont pas seulement des mots sur du papier. Ils sont avant tout le fantasme d'un metteur en scène. Or c'est très difficile de reproduire un fantasme ! Pour moi l'approche de ce que le réalisateur a dans la tête passe par le costume, le maquillage, et aussi par les indications de jeu, le rythme et les couleurs qu'il transmet à une scène, les raisons qu'il donne à son personnage de faire ou de dire telle chose. Donc, c'est seulement sur le tournage que je peux arriver à découvrir qui est la personne que je joue.

Le plus étonnant est que vous donnez quand même toujours l'impression de construire vos personnages…

Illusion ! (rires). Je laisse à disposition du metteur-en-scène mon cœur et mon corps comme ils le sont à cet instant. Parfois, il arrive même que je me laisse surprendre par ce personnage qui nait à l'instant où je le joue. C'est mieux comme ça. Si j'avais « pré-construit » ma Véronique, j'en aurais sûrement fait un stéréotype.

C’est peut-être le secret de la richesse de votre palette de jeu…

Je ne sais pas. Je sais seulement que quoi que je joue, mon cœur parle toujours, mais que pour le reste, je m’en remets entièrement au metteur en scène. J’attends ses indications et je les suis, « en direct ». Me diriger est un vrai boulot.

Une fois la prise finie, je ne vais jamais me voir au combo. Ce serait inutile puisque je suis incapable de recommencer deux fois la même chose. Je joue mais l’instant d’après, je ne me souviens plus de ce que j’ai fait. En vérité, je crois ne pas être une « véritable » actrice. Une « véritable » actrice sait ce qu’elle fait. Moi je ne sais pas. C’est pour cela que je ne saurais pas enseigner.

Vous avez pourtant été professeur au Cours Florent…

J’étais sans doute la seule prof qui ne donnait pas, à proprement parler, de cours de comédie. Je discutais plutôt avec mes élèves, soit des questionnements qui peuvent venir tourmenter l’acteur, soit de l’importance de l’attention et de la confiance qu’on doit porter à son partenaire. Tant qu’il y a l’autre, nous ne sommes pas perdus.

À ce propos, comment est-ce de jouer avec et sous la direction de Lucien Jean-Baptiste?

Il est tel qu’en lui-même. Doux, enthousiaste, et il nous aime. L’acteur est parfois un peu affolé, mais le réalisateur est déterminé et sait toujours où il va. Et puis, on se marre. Avec Gérard Darmon, que je connaissais pour avoir tourné trois films avec lui (ASTÉRIX ET OBÉLIX MISSION CLÉOPÂTRE, PREUVE D’AMOUR et LA BELLE HISTOIRE), on a formé un beau trio. On était content de se retrouver. On était dans un rythme de comédie inhabituel, un peu foldingue. Parfois ça s’emballait. On s’est bien amusé.

ON FAIT QUOI MAINTENANT ? est une comédie « sociale » sur les thèmes de la tolérance et du vivre ensemble…

J’ai tourné ce film avant tout parce qu’il était important pour Lucien, qui est quelqu’un que j’aime très fort. Je suis heureuse qu’en plus, il défende des idées qui sont les miennes.

GERARD DARMON

Qu'est-ce qui vous a donné envie de participer à ce film ?

D'abord le scénario, que j'ai trouvé formidable ; ensuite, l'occasion de retravailler avec Lucien Jean-Baptiste, avec qui je suis ami depuis vingt ans. On s'était connu sur le tournage d'EMMENEZ-MOI, un petit bijou de film sur un fan de Charles Aznavour réalisé par Edmond Bensimon. On est devenu copains, mais on n'a plus eu l'occasion de travailler ensemble. On attendait une belle opportunité. ON FAIT QUOI MAINTENANT ? en a été une.

Qu'est-ce qui vous avait tant séduit dans le scénario ?

L'histoire de ces trois êtres blackboulés de la vie active et qui veulent y retourner. Mon personnage, Jean-Pierre Savarin, est un homme qui a frôlé le succès et connu une gloire de pacotille, une notoriété éphémère telle qu'en connaissent certains animateurs de télé ou de radio. Quand le film commence, Jean-Pierre, récemment viré de la présentation de son jeu télé, est complètement désemparé. Même s'il essaie de donner le change avec les personnes qui le reconnaissent encore dans la rue, ça marche de moins en moins. Il est d'autant plus désespéré qu'il est terrorisé à l'idée de revoir sa fille, qu'il avait « oubliée ». En fait, c'est un homme au bord du gouffre qui fanfaronne.

C'est un personnage très intéressant parce qu'il est à la fois drôle et pathétique. J'ai beaucoup pensé au Mortez de Rochefort dans TANDEM, un personnage tragi-comique, qui pratique en public le « chin up » pour faire le beau, mais qui au fond de lui souffre terriblement.

Vous a-t-il fallu beaucoup d'autodérision pour tourner la scène de la pub pour le « sonotone » ?

Non. Elle était bien écrite. J'ai joué la situation, qui était à la fois hilarante et tragique. Ces ressorts de comédie sont immuables. Au théâtre, par exemple, quand c'est tragédie sur scène, c'est souvent comédie dans la salle. Les gens rient du malheur des autres. Depuis Molière, ça n'a pas changé.

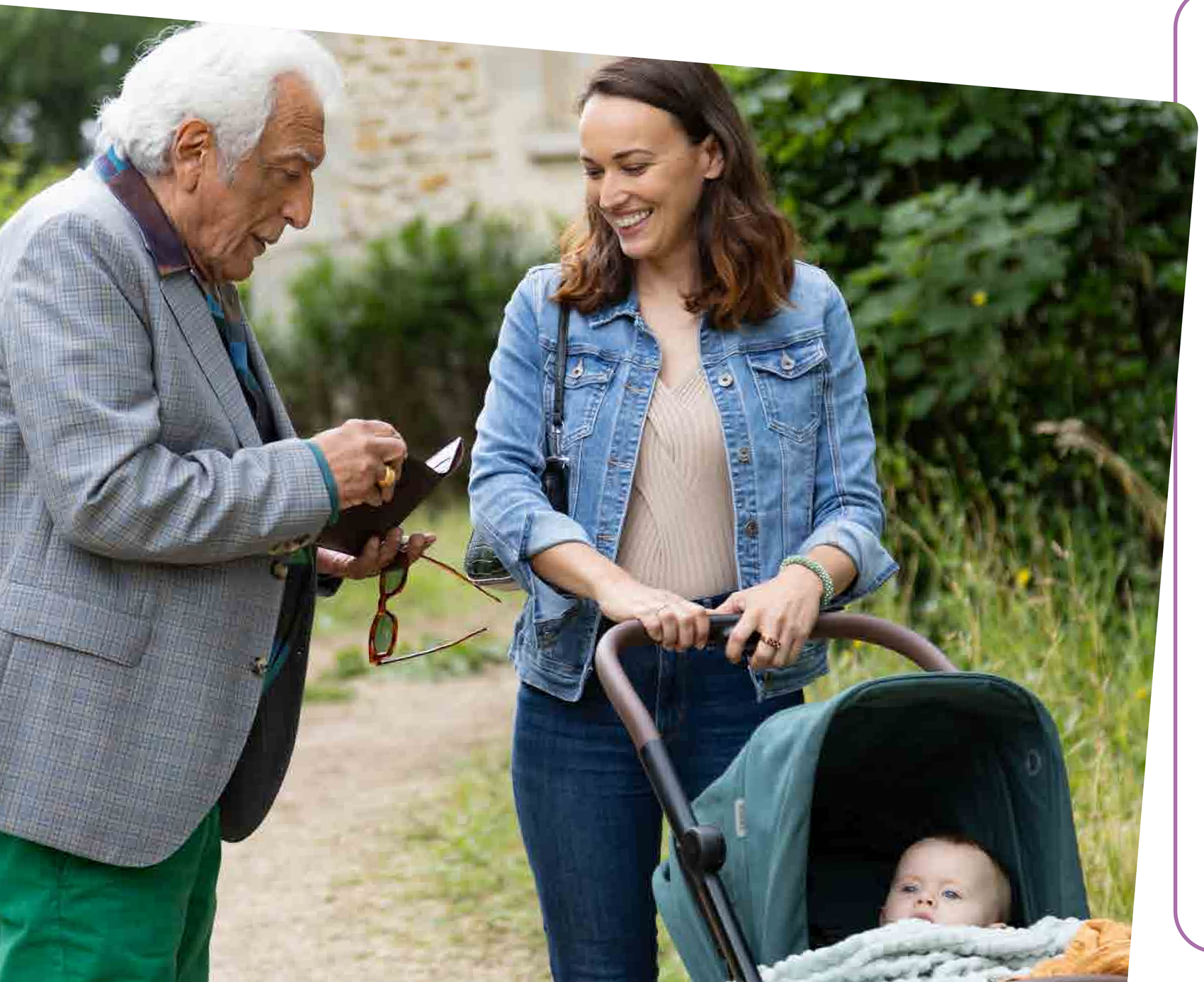
Quelle scène a-t-elle été la plus délicate pour vous ?

Je crois que c'est celle où ma fille débarque chez moi. Car il fallait, pour elle, être le père sûr de lui, alors que j'étais troublé, renversé et complètement largué.

C'est la première fois que vous jouez sous la direction de Lucien. Quel réalisateur est-il ?

Formidable. Il écoute, il fait confiance aux acteurs. C'est un acteur lui même, et c'est très important car il sait comment ils fonctionnent. Il est très humain et aime les gens qui travaillent. Il n'entre pas dans les règles préétablies du cinéma et ignore les relations hiérarchiques. Comme souvent les grands inquiets, c'est un bourreau de travail et un hyperactif. Il n'arrête jamais. Sauf quand ses « troupes » en prennent un peu trop à leur aise et qu'il doit hausser le ton pour les rassembler, il est toujours positif et de bonne humeur.

J'aime beaucoup Lucien. Je le trouve délicat, attachant et bienveillant. Il a eu, je sais, une enfance difficile, mais il en parle rarement car il est pudique. Il a démarré ce métier en bas de l'échelle. Il a construit sa carrière « step by step », en travaillant comme un damné.



Je me souviens que lorsqu'on tournait EMMENEZ-MOI, il écrivait LA PREMIÈRE ÉTOILE. Il m'avait confié qu'il essayait de raconter l'histoire d'une famille de blacks qui va à la neige pour la première fois. Il m'en faisait parfois lire des passages. Comme c'était bien, je l'encourageais à continuer. Mais au fond de moi-même, je me disais que ça allait être dur... Non seulement il y est arrivé, mais il a cartonné.

Quel acteur est-il ?

C'est un acteur formidable, comme le réalisateur. Il est d'une attention folle pour ses partenaires. Il lui fallait parfois deux ou trois prises pour s'oublier et se lâcher.

Comment est-ce de jouer avec Isabelle Nanty ?

C'est un régal absolu. Elle donne, elle aide, elle est inventive, elle est généreuse. Je l'admire énormément. C'est une immense actrice, et pourtant, elle n'est jamais totalement sûre d'elle : elle a des convictions, mais jamais de certitude. C'est une grande rencontre. J'ai compris pourquoi de nombreux acteurs et actrices font référence à elle. Isabelle est une figure incontournable de notre métier. Je n'espère qu'une chose : la retrouver au plus vite, où elle voudra : au théâtre, à la télévision ou au cinéma. Je ne taris pas d'éloge sur elle.

À quoi devez-vous le plus d'être l'acteur que vous êtes devenu ? Au théâtre ou au cinéma ?

Au théâtre. Sans l'ombre d'une hésitation. Je dois tout, ou presque, à mon professeur, Bernard Bimont. C'est le seul homme que j'ai jamais appelé « Maître ». Il était un pédagogue extraordinaire, parce qu'il était à l'écoute de vous, il vous perçait à jour. Il n'y a pas de méthode pour enseigner la comédie. Il y a seulement des gens qui savent s'occuper de vous, vous « débroussailler », corriger vos travers, et vous aider à trouver le courage de vous abandonner aux rôles, avec le plus d'authenticité possible, en les travaillant uniquement avec votre cœur et votre vécu.

J’ai essayé de rester l’acteur que Bernard Bimont avait formé : j’ai banni de mon vocabulaire les mots « expérience » et « savoir-faire ». Chaque fois, je repars de zéro.

Sur le plateau de Lucien, tous les acteurs fonctionnaient comme ça. C’est sans doute pour cela qu’on a formé « une famille formidable » ! (rires).

Que pensez-vous du titre du film de Lucien, ON FAIT QUOI MAINTENANT ?

Tout le monde se pose cette question en ce moment. J’aime ce titre. Il est pertinent et intelligent car le film ne donne pas vraiment de réponse. Il suggère plutôt qu’il n’assène. Il ne mâche pas le travail des spectateurs, il ne les prend pas en otage non plus, il ne les endoctrine pas. Il les fait réfléchir, ce qui est souvent la meilleure voie pour trouver les bonnes réponses.

Quels sont vos projets ?

En ce moment, et jusque fin décembre, je suis au théâtre des Nouveautés pour UNE SITUATION DÉLICATE. Au mois de janvier 2025, je créerai à Albi LE CHÂTEAU DE CARTES, une pièce d’Hadrien Raccah, mise en scène par Serge Postigo avec Aure Atika et Gilles Cohen, avec reprise à Paris en septembre de la même année.